

Thèse de Doctorat en Linguistique

*Directeur* : Alain Lemaréchal

**Alexandre FRANÇOIS**

RÉSUMÉ DE THÈSE

**Contraintes de structures et liberté dans l'organisation du discours :  
Une description du mwotlap, langue océanienne du Vanuatu.**

Langue de tradition orale parlée par 1800 personnes au nord du Vanuatu (Mélanésie, Pacifique), le mwotlap [motlav] appartient à la branche océanienne de la famille austro-nésienne. Au fil d'une description grammaticale aussi complète que possible, le mwotlap nous permet d'aborder diverses problématiques dans l'esprit de la linguistique générale et typologique.

A. PHONÉTIQUE ET PHONOLOGIE

L'inventaire des phonèmes présente seize consonnes et sept voyelles. On notera la présence de labio-vélaires complexes /kp<sup>w</sup>/ et /<sup>h</sup>m<sup>w</sup>/, typologiquement rares, ainsi que d'occlusives sonores prénasalisées /<sup>m</sup>b/, /<sup>n</sup>d/, alors que le système n'a pas de sonores simples ; inversement, l'absence de vibrante \*/r/ peut étonner, ainsi que celle d'un \*/p/ qui ait le statut de phonème. À partir d'un système originel de cinq voyelles, le mwotlap a développé un inventaire de sept éléments, en exploitant une opposition [±ATR] ; cette dernière se manifeste en particulier par un phénomène d'harmonisation vocalique sur certains noms.

Pour constituer les énoncés, les phonèmes doivent suivre des règles précises relatives à leur insertion dans la syllabe : la chaîne segmentale prend la forme d'un strict squelette syllabique de forme CVC|CVC..., qui permet en particulier de définir phonologiquement la notion de mot. Ces principes phonotactiques sont également en lien direct avec les phénomènes phonologiques les plus remarquables du mwotlap : le clonage et la migration de voyelles à l'intérieur du mot, d'une façon qui incite partiellement à découpler le plan des voyelles et des consonnes lors de la constitution des formes en énoncé. Ces phénomènes dits de *copie*, de *transfert* et d'*insertion* de voyelles, qui s'expliquent historiquement par l'incidence de l'accent tonique, doivent en synchronie faire appel à la notion de voyelle flottante, dans une approche autosegmentale.

## B. CATÉGORIES SYNTAXIQUES

Le mwotlap est une langue SVO, où la fonction des éléments est indiquée soit par leur seule position dans la phrase, soit –pour certains circonstants– par des prépositions. Reposant entièrement sur une observation distributionnelle des compatibilités syntaxiques, l'inventaire des classes lexématiques permet de reconnaître des noms, des adjectifs, des verbes, des adverbes, etc. Il oblige également à poser au moins deux catégories originales. Premièrement, les "adjoints du prédicat", qu'il faut distinguer des adverbes et autres compléments, ont pour fonction de modifier la tête à l'intérieur du syntagme prédicatif, à la manière d'une épithète dans les syntagmes nominaux. Deuxièmement, les noms se distribuent en deux grandes catégories aux propriétés distinctes : les "noms" proprement dits –sémantiquement des non-humains– et les "substantifs" –toujours humains.

Dire que les lexèmes sont précatégorisés n'empêche pas qu'ils puissent partager des propriétés syntaxiques au-delà de leur appartenance : par exemple, noms et adjectifs, sans pour autant se confondre, peuvent tous deux fonctionner comme épithètes ; et l'on retrouve aussi ces deux classes en position de modifieur de prédicat, au même titre que les adjoints lexicaux. Mais l'exemple le plus frappant de ces chevauchements intercatégoriels concerne leur prédictivité : verbes, adjectifs et noms se comportent de la même façon pour constituer une tête prédictive, y compris à l'aide de marques de temps-aspect-mode (T.A.M.) ; par ailleurs, les substantifs, les numéraux et les adverbes sont directement prédictifs. On retrouve donc en mwotlap la forte propension des langues austronésiennes à "l'omniprédictivité".

Un autre facteur qui contribue à décloisonner les catégories lexicales, est la possibilité pour un radical de migrer d'une classe à l'autre, dans certaines conditions, et en suivant des règles strictes – en général, l'adjonction d'un affixe. C'est ainsi que des règles productives permettent de "translater" des noms en locatifs (préfixe *IE-*), en adverbes (préfixe *bE-*) ou même en substantifs (article *nA-*) ; et l'on peut également considérer les nombreuses marques T.A.M. du mwotlap comme des translatifs, dont le rôle syntaxique est de transformer verbes, adjectifs et noms en prédicats.

Dans tous ces cas de figure, l'opération de translation permet de faire passer mécaniquement des radicaux d'une catégorie à une autre, afin de lui fournir une nouvelle panoplie de compatibilités syntaxiques. D'autres fois, en revanche, le changement catégoriel n'est pas aussi automatique, et doit être mémorisé par le locuteur en même temps que les radicaux concernés : ce sont des cas de dérivation.

## C. LA RÉFÉRENCE À DES ENTITÉS (AUTOUR DU NOM)

### 1. *Le nombre et les référents humains*

Le sème [ $\pm$  humain] n'illustre pas seulement le contraste syntaxique entre noms et substantifs : il entre aussi en ligne de compte dans le codage formel du possesseur, ou dans celui du nombre.

Une des originalités du mwotlap, en effet, est d'opposer radicalement deux stratégies pour le marquage du nombre grammatical. D'un côté, les référents non-humains neutralisent systématiquement cette catégorie sémantique, en étant codés comme singulier : conformément à des tendances typologiques observées ailleurs, tout se passe comme si les choses (y compris les animaux) n'étaient cognitivement que peu individuées, et traitées comme des noms de masse. En revanche, la situation est exactement inverse pour les humains : parce que la tendance naturelle de l'esprit est de les concevoir comme hautement individués, ces référents-là marquent obligatoirement le nombre, et sont donc *de facto* traités comme discrets.

Ce codage du nombre pour les humains est d'ailleurs hautement spécifié, puisque le mwotlap –comme la plupart des langues de la région– distingue pas moins de quatre nombres : singulier, duel, triel, pluriel (pour des groupes supérieurs ou égaux à quatre). Cependant, ces quatre catégories épargnent aussi bien la morphologie des verbes – lesquels ne codent le nombre du sujet que de façon très limitée, avec une forme réservée à l'Aoriste singulier– que celle des noms –excepté quelques radicaux qui exigent la reduplication. Pour l'essentiel, le nombre ne se manifeste que sur des paradigmes de type pronominal.

## 2. *Les paradigmes pronominaux*

Les paradigmes pronominaux méritent qu'on s'y arrête, du fait de leur foisonnement et de leur haute spécification sémantique. Certes, le mwotlap ignore toute forme de système casuel, et un même pronom est souvent compatible avec plusieurs positions syntaxiques. Pourtant, du fait du marquage obligatoire des quatre nombres, mais aussi de l'opposition Nous inclusif / Nous exclusif, un paradigme personnel complet comprend quinze formes différentes – sans compter leurs allomorphes.

C'est ainsi que l'on trouve quinze suffixes personnels possessifs (suffixés aux noms inaliénables ou aux classificateurs possessifs) ; quinze pronoms personnels légers (sujet / objet / régime de préposition) ; quinze pronoms personnels lourds (prédicat, topicalisation, sujet contrastif), etc. Mais si cette langue étonne, c'est surtout pour les formes pronominoïdes qu'elle réserve à des cas bien particuliers :

- à la deuxième personne (hors singulier), on observe ainsi un paradigme de *pronoms jussifs*, réservés à l'injonction, et un autre de *pronoms appellatifs*, utilisés uniquement au vocatif ;
- à la troisième personne, les pronoms anaphoriques usuels (intégrés au paradigme des pronoms personnels) font face à d'étranges *pronoms déclaratifs*, et d'autre part à des *collectifs*.

Les morphèmes que nous appelons *collectifs* (duel, triel, pluriel) présentent un fonctionnement remarquable. Quand ils apparaissent seuls, ils rappellent fortement les pronoms personnels, dont ils ne se distinguent que par le degré d'activation cognitive du référent : si ce dernier est le plus saillant dans le discours, on emploie l'anaphorique usuel ; mais s'il faut faire appel à un référent (non-singulier) inactif ou désactivé, on aura recours aux collectifs. D'autre part, un collectif peut recevoir n'importe quel qualifiant, auquel cas il semble servir d'article pluralisant :  $\langle \text{collectif pluriel} + \text{blanc} \rangle = \text{'les Blancs'}$ ,  $\langle \text{collectif pluriel} + \text{femme} \rangle = \text{'les femmes'}$ ,  $\langle \text{collectif duel} + \text{pour-chanter} \rangle = \text{'les deux}$

chanteurs'... C'est d'ailleurs au moyen du collectif que les référents humains indiquent leur nombre.

Pour finir, on notera l'emploi fréquent des pronoms anaphoriques non-singulier pour désigner un groupe autour d'un référent singulier :  $\langle \text{Sano eux} \rangle = \text{'Sano et sa famille / ses collègues / son groupe'}$ . Certes, ce type de "pluriel associatif" est connu ailleurs dans le monde ; mais on notera le cas particulier du duel associatif, lequel permet de lier deux référents humains à la manière d'un coordonnant :  $\langle \text{Sano eux-deux} \rangle = \text{'Sano et [son épouse / son ami...]'}$  →  $\langle \text{Sano eux-deux Sandra} \rangle \text{'Sano et Sandra'}$ .

### 3. *La possession*

Comme toutes les langues d'Océanie, le mwotlap frappe par la complexité de ses tournures possessives. En effet, dans le schéma de possession  $\langle \text{XrY} \rangle$  ('le X de Y'), le mwotlap impose de distinguer les structures en fonction de paramètres propres au possédé (X), au possesseur (Y), et à la relation elle-même (r).

Avant toute chose, les noms possédés (X) sont distingués dès le lexique en noms inaliénables *vs.* noms aliénables. Les inaliénables sont des noms intrinsèquement relationnels (partie du corps, partie d'objet, terme de parenté), et exigent un possesseur. Les noms aliénables, au contraire, sont conçus indépendamment de leur relation avec un Y ; et s'ils doivent être possédés, ceci ne peut se faire qu'indirectement, à l'aide d'un relateur possessif.

S'il est vrai que ces relateurs possessifs signalent d'abord un contraste sur les X, par leur présence (noms aliénables) ou leur absence (noms inaliénables), leur véritable fonction sémantique est d'opposer plusieurs sortes de relations possessives. Ils le font sous quatre rubriques : 'X à manger par Y' ; 'X à boire par Y' ; 'X détenu provisoirement par Y' ; 'X dans une relation stable (et indéfinie) avec Y'. Ces Classificateurs possessifs, puisque c'est de ça qu'il s'agit, ne catégorisent directement ni le possédé X ni le possesseur Y, mais la relation r.

Enfin, si les structures possessives du mwotlap sont si foisonnantes, c'est aussi parce que cette langue impose de distinguer entre deux types de possesseurs (Y) : d'un côté, les possesseurs humains (ex. 'le nom de *ma femme*'), et de l'autre, les non-humains (ex. 'le nom de *mon pays*', 'le nom de *ce poisson*'). Les humains non-référentiels (ex. 'un nom de *femme*') sont traités comme non-humains, car ils sont sémantiquement non-individués.

## D. LA RÉFÉRENCE À DES PROCÈS (AUTOUR DU VERBE)

### 1. *Temps, aspect, mode*

Concernant le système temps-aspect-mode (T.A.M.), une première originalité du mwotlap a déjà été signalée : c'est de rendre ces marques non seulement compatibles avec les verbes, mais aussi –entre autres– avec les adjectifs et les noms, sans qu'il soit nécessaire d'y voir une opération de dérivation. L'aspectualisation des noms est

cependant rare, car elle impose de concevoir comme temporaires, et donc contingentes, des notions nominales qui sont, en principe, aspectuellement stables.

Bien que le phénomène soit théoriquement connu ailleurs dans le monde, c'est un autre point fort du mwotlap que d'être dépourvu de référence temporelle absolue, *i.e.* d'indication morphologique du *temps grammatical*. Certes, les vingt-cinq marqueurs T.A.M. de la langue ont bien pour fonction –entre autres– de coder des relations de succession / inclusion / simultanéité... entre des instants ; mais ces relations se font toujours par rapport à une situation préconstruite, qui n'est pas nécessairement l'instant d'énonciation. En d'autres termes, la référence temporelle est relative et non absolue, et l'on peut dire que le mwotlap grammaticalise non pas le temps, mais l'aspect.

Les vingt-cinq tiroirs T.A.M. (dix-huit affirmatifs et sept négatifs) mettent en jeu des opérations linguistiques complexes et hautement spécifiées, dont le principe est de localiser un procès par rapport à une ou plusieurs situations de référence. Certains de ces tiroirs impliquent la référentialité du procès, et sont donc des marques *realis*, correspondant grossièrement au passé ou au présent (ex. Parfait, Prétérit, Accompli, Statif...); d'autres tiroirs impliquent au contraire un procès non référentiel, encore virtuel, et peuvent être décrits comme *irrealis* (ex. Futur, Prospectif, Potentiel, Évitatif, Prohibitif...) – c'est le domaine par excellence des relations modales, mettant en jeu des visées subjectives. Enfin, un cas intermédiaire est représenté par deux tiroirs, l'Aoriste et le Focus temporel, car ils peuvent porter tantôt sur des actions référentielles et donc *realis*, tantôt sur des situations encore virtuelles ; l'auditeur devra se fonder sur d'autres éléments pour interpréter correctement l'énoncé.

Parmi les nombreuses originalités typologiques de ce système T.A.M., figure un mécanisme remarquable, relatif au codage de l'Aktionsart ou type de procès. Tout se passe comme si, en mwotlap, tous les radicaux verbaux présentaient uniformément le même schéma de type de procès, consistant en l'articulation d'une première phase télique (ex. 's'endormir') à une seconde phase atélique (ex. 'dormir'); c'est ce schéma universel, sorte d'étalon commun à tous les radicaux, que nous appelons *Gabarit standard de procès*. Alors que ces deux phases sont distinguées lexicalement dans une langue comme le français, elles sont systématiquement exprimées, en mwotlap, par le même radical (ex. *mtiy* 's'endormir → dormir'). Au terme d'opérations mentales particulièrement abstraites, l'auditeur parviendra cependant à identifier la bonne phase du procès à partir des opérateurs T.A.M., ou bien d'autres procédés morphologiques comme la réduplication du radical verbal. Autrement dit, le mwotlap encode dans les morphèmes (les marques T.A.M.) des informations que d'autres langues encodent dans les lexèmes (le radical verbal).

## 2. *Transitivité et séries verbales*

Le mwotlap ne possède guère de trace d'ergativité : son système est typique d'une langue strictement accusative. S'il est vrai que la structure SVO est systématique, on notera qu'encore une fois les non-humains se distinguent : ils sont les seuls actants qui, au lieu d'être anaphorisés par un pronom personnel de troisième personne, se présentent

régulièrement sous la forme d'une anaphore *zéro*, aussi bien en place de sujet (ex.  $\emptyset$ -VO) que d'objet (SV- $\emptyset$ ) ; dans ces derniers cas, c'est la valence du verbe qui oblige à rechercher le référent.

Alors que l'objet est normalement externe au syntagme prédicatif, le mwotlap présente la possibilité de l'incorporer à l'intérieur de ce syntagme, en position d'adjoint si l'on veut. Il résulte de ces structures incorporantes une différence sémantique importante, bien connue typologiquement : l'objet interne est à interpréter comme *non référentiel*, et sert donc essentiellement à indiquer un type d'action – ex. 'je vais ⟨pêcher-le-requin⟩' indique un type de pêche, sans référer à un requin en particulier ; au contraire, si le patient est sémantiquement référentiel, il est obligatoirement codé comme objet externe (ex. 'j'ai ⟨pêché⟩ un requin'). L'incorporation, qui par essence porte sur des verbes transitifs, a pour effet de les détransitiver, ce qui rappelle le phénomène des antipassifs dans les langues ergatives.

S'il est une structure où les questions de valence doivent être particulièrement prises en compte par le locuteur, c'est celle qui consiste à qualifier la tête prédicative (généralement un verbe) au moyen d'un adjoint, surtout si ce dernier a un effet transitivant sur le premier verbe. Ce phénomène apparaît encore plus nettement lorsque le syntagme prédicatif se présente comme une séquence de plusieurs verbes ⟨V<sub>1</sub>-V<sub>2</sub>...⟩ : ces structures, qui font beaucoup penser aux séries verbales d'autres langues du monde, consistent souvent à modifier une tête verbale V<sub>1</sub> à l'aide d'un adjoint V<sub>2</sub>, ex. ⟨Tu vas rire-mourir⟩ = 'Tu vas mourir de rire'. Mais elles deviennent délicates à manipuler chaque fois qu'elles mettent en jeu des conflits entre arguments, par exemple si l'objet de V<sub>1</sub> entre en compétition avec celui de V<sub>2</sub> : ex. \*⟨Je chante-apprendre la chanson les enfants⟩... Dans de tels cas, le mwotlap propose par exemple de périphériser un des compléments en le changeant en circonstant, ou en le topicalisant.

## E. LES COMPLÉMENTS PÉRIPHÉRIQUES

Les compléments périphériques, ou circonstants, apparaissent normalement après le complément d'objet (ordre SVOC), et en tout cas toujours en dehors du syntagme verbal. Parfois, le circonstant est constitué par un seul élément : c'est de cette façon que l'on reconnaît les adverbes. Le paradigme le plus abondant dans cette catégorie est la sous-classe des locatifs (adverbes d'espace ou de temps, toponymes), qui n'ont pas besoin de préposition pour fournir des compléments.

Mais la plupart du temps, ces compléments périphériques sont des syntagmes prépositionnels. Si l'on met à part les deux translatifs *bE-* ('pour') et *IE-* ('dans'), on reconnaît quatre véritables prépositions en mwotlap : *mi* pour l'accompagnement-instrument, *hiy* pour le datif-bénéfactif, *veg* pour la cause, *den* pour l'éloignement. Il faut noter que les référents humains ne sélectionnent ni les mêmes formes, ni les mêmes valeurs, que les non-humains : pour des raisons évidentes, la valeur instrumentale de *mi* se trouve exclusivement avec les objets, alors que le datif *hiy* est réservé aux hommes.

## F. RÉFÉRENCE SPATIALE

Parmi les circonstants évoqués ci-dessus, figurent les compléments locatifs, référant à l'espace. S'il est vrai qu'un complément de lieu peut consister en un toponyme ou un syntagme prépositionnel simple (ex. 'dans la maison'), la grande majorité de ces compléments se présentent sous une forme complexe, associant directionnel, locatif proprement dit, et déictique. On a donc très souvent des syntagmes du type <dedans<sub>Dir</sub> dans la maison ici<sub>Dx</sub>>.

Le mwotlap possède en tout six directionnels, qui commutent les uns avec les autres. Deux sont orientés en fonction du locuteur (ventif 'vers ici' ≠ itif 'vers là'). Les quatre autres servent à indiquer les rapports spatiaux entre des éléments externes au dialogue : 'en haut' / 'en bas', 'dedans' / 'dehors'. D'ailleurs, ces quatre derniers morphèmes servent non seulement pour l'orientation dans l'espace restreint, mais aussi dans l'espace géographique large : respectivement 'vers le sud-est' / 'vers le nord-ouest', 'vers l'intérieur de l'île' / 'vers la mer' ; le mwotlap, en effet, n'utilise jamais le corps humain (ex. droite / gauche) pour s'orienter.

## G. LA DÉIXIS

Quant aux déictiques, ils s'organisent sur deux plans différents. Un premier plan est celui de la référence personnelle, qui sert à localiser un objet par rapport à la sphère soit du locuteur (déixis de premier degré), soit de l'interlocuteur (déixis du second degré) ; mais si la référence ne correspond à aucune des deux sphères personnelles, alors il faut basculer sur un mode non-personnel de déixis, la monstration (déixis du troisième degré). Mais s'il est un point vraiment original chez les déictiques, ce n'est pas tellement leur organisation en trois degrés –on la rencontre, sous diverses formes, dans d'autres langues du monde–, mais sa distribution en deux séries d'allomorphes : d'un côté, une série de formes apodotiques, que l'on trouve exclusivement en fin de proposition assertive ; de l'autre côté, une série de formes protatiques, que l'on trouve partout ailleurs (dans les questions, les topics, etc.).

À côté de la déixis concrète que l'on vient d'évoquer, le mwotlap a développé des mécanismes de déixis abstraite. Le clitique *en*, un des morphèmes les plus fréquents dans la langue, marque une valeur que nous appelons "coénonciation" – le locuteur l'emploie chaque fois qu'il présente un syntagme ou une proposition comme une information partagée entre les interlocuteurs. Outre des valeurs de définitude et d'anaphore, cette particule se retrouve généralement sur les thèmes, les relatives définies et les structures focalisées, pour signaler les termes préconstruits. Enfin, ce n'est pas la moins remarquable de ses particularités, que de créer un effet de dépendance énonciative –voire de subordination syntaxique– à chaque fois qu'elle affecte une proposition : en effet, signaler une prédication comme partagée et donc préconstruite, implique normalement qu'elle n'est que la première étape d'un énoncé plus complet, lequel sera vraiment, quant à lui, centré sur le point de vue de l'énonciateur.

## H. SYNTHÈSE : LA STRATÉGIE GRAMMATICALE

Notre dernier chapitre se présente comme une synthèse, non seulement de notre description grammaticale du mwotlap, mais aussi de plusieurs années de recherches et de réflexions sur le langage. Cette activité sociale est abordée à travers la problématique de la liberté du sujet face aux diverses contraintes de structures qu'il lui faut prendre en compte dans la constitution de son discours : contraintes phonologiques ou morpho-syntaxiques, certes, mais aussi contraintes sociales ou cognitives. Mettant à profit, notamment, les notions d'habitus ou de combinat, ce chapitre final propose de modéliser les phénomènes linguistiques dans une nouvelle approche d'inspiration fonctionnelle : la grammaire y apparaît comme une stratégie adaptative, mise en œuvre librement par le sujet locuteur pour répondre aux faisceaux de contraintes qui lui enjoignent de parler. En guise de conclusion, ce modèle illustre sa force explicative en se référant aux multiples phénomènes historiques que nous aurons mis à jour dans notre grammaire du mwotlap.